

*Septembre 2008.*

Impossible de refermer la porte de sa chambre.

J'ai beau tenter toutes sortes d'astuces, rien n'y fait ; elle bute contre quelque chose d'invisible à quelques millimètres de l'encadrement. Tout semble normal pourtant. Il ne devrait pas y avoir de problèmes.

Que se passe-t-il ?

Je suis si las, si fatigué, épuisé même. Je n'ai pas envie de devoir me concentrer sur l'absurde d'un mécanisme qui se joue de moi dans de tels moments. Je me retourne un instant, puis je regarde le petit couloir tout simple, tout gris du papier de tapisserie, autrefois bleu, si fatigué, lui aussi. Les traces plus claires de quelques-uns de mes tableaux d'adolescent que j'ai ôtées ouvrent de pauvres fenêtres plus vives, mais ne donnant sur nulle part.

C'est si triste !

Ce couloir a été pourtant le témoin d'innombrables fous rires, quand, au moment des départs, comme dans toutes les familles méditerranéennes réunies depuis de longues heures, les conversations reprennent de plus belle et forcent tout le monde à rester debout devant la porte d'entrée à parler, à rire... et une fois séparés, revenir à la charge depuis le balcon « pour voir partir ».

Aujourd'hui, le silence étrangle cet espace déjà étroit.

## FORTUNE DE MÈRE

Je me concentre de nouveau sur la porte de sa chambre. J'actionne la poignée avec mille précautions pour mieux appréhender la raison qui m'empêche de la fermer. Il me faut malgré tout y parvenir, j'ai besoin de le faire. Ce sera ainsi mon dernier acte, ma dernière décision avant de quitter, sans retour possible, ce si modeste appartement. Pendant une semaine, je me suis occupé à le vider et, aujourd'hui que j'y ai mis fin, une seule envie habite tout mon être, celle de le fuir et avec lui, les fantômes du passé.

Ça bute toujours.

Je pourrais aussi bien laisser cette chambre ouverte, mais quelque chose de l'ordre du symbole m'en empêche. Je dois la fermer, mettre à l'abri ce si petit espace où elle a dormi pendant plus de quarante ans.

Dans un dernier geste, je tente cette fois de claquer la porte. Rien n'y fait. Alors je continue d'observer la serrure, le chambranle.

Rien.

Mes yeux poursuivent l'investigation. Soudain, sur le carrelage, je crois voir logé dans l'encoignure du dormant un minuscule grain bleu vif. Je me mets à genoux pour mieux le définir.

Une perle !

Une si petite perle trouvée en bas de l'immeuble, quelques années en arrière. Je l'avais ramassée puis la lui avais donnée, comme ça, plutôt que la jeter. Elle l'avait donc gardée, comme tout ce qui venait de moi.

Dans la précipitation du déménagement, cette lentille de verre se sera échappée d'un tiroir, d'un vase, d'une boîte, que sais-je ?

Incroyable !

## FORTUNE DE MÈRE

Je m'empare de la tache bleue et brillante et la considère dans le creux de ma main, tandis que de l'autre je ferme enfin la porte sans la moindre difficulté.

Je glisse l'intruse dans la poche de mon jean, relève la tête pour ne pas pleurer et me sauve comme un voleur, après avoir verrouillé en toute hâte l'entrée de l'appartement.

Une fois dehors, je respire à pleins poumons le souffle tiède qui balaye la ville depuis le petit matin, presque aussi parfumé que celui qui enveloppait Sidi Bou Saïd, la semaine dernière.

Maman n'est plus de ce monde.

Elle est pourtant en moi, à l'abri enfin, sans heurts, sans drames, comme la perle dans ma poche.

Je hâte le pas !

Peur qu'un voisin m'appelle et me retienne encore par ici dans l'allée où les eucalyptus tentent de faire oublier la laideur du parking de l'immeuble et l'autoroute si bruyante en lisière.

Peur de devoir perdre mon temps avec des vivants, à palabrer sur la mort de ma mère. La perle m'a déjà retenu quelques minutes de trop. Ou bien était-ce maman ? Et si c'est elle, à quel stade de sa vie est-elle revenue ? Usée et parcheminée comme au terme de ces derniers mois où elle ne voyait presque rien et n'entendait plus grand-chose ou bien, superbe et lisse comme au temps de mon enfance, quand je la regardais étendre le linge sur la terrasse de la maison en Tunisie et que ses cheveux noirs balayaient son beau visage corse ?

## FORTUNE DE MÈRE

Je divague, bien sûr. Ce passage d'une vie terrestre si brève à une si longue et mystérieuse mort en déstabilise plus d'un. Mais au regard de la pérennité des deux étapes, inutile de préciser laquelle est gagnante.

Avant-hier, au cimetière central de Toulon, dans ce village de morts qui ne connaît pas la désertification, ses cendres ont été éparpillées dans ce qui est nommé, *le Jardin des souvenirs*. Que de formules, que de métaphores pour masquer cet immanquable rendez-vous avec le néant ! J'étais très calme. L'urne funéraire encore tiède entre les mains, je déversais sur le gazon la première partie de ce qui était supposé être les cendres de maman, alors qu'il s'agissait d'un grossier broyage d'os et de bois, puis je la passais à Gisèle, ma sœur aînée. Celle-ci, visage lisse et sans expressions de tant de chirurgies esthétiques, peelings et injections de Botox, éparpilla le reste de matières de notre mère avec embarras. Tant de témoins qui vous scrutent avec compassion dans ces moments-là. Absurdité des rites ! Absurdité de la réalité de la vie qui nous force à faire de toutes choses un symbole à retenir. Et pourquoi, puisque finalement tout s'échappe de nos mains, de nos têtes, de nos si minuscules et dérisoires agitations terrestres ?

Il faisait très chaud. Un septembre de juillet...

Je me sentais calme, presque indifférent, soulagé aussi. Je ne verrais plus maman s'enfoncer dans ce détournement d'existence qui m'affligeait et m'étouffait de tant de culpabilité. Vivre à mille kilomètres d'elle m'imposait des va-et-vient permanents qui perturbaient considérablement mon mental et mon emploi du temps.

## FORTUNE DE MÈRE

Je supportais de moins en moins de revenir ainsi chez elle, de me réapproprier la minuscule chambre de mon adolescence avec son cosy où s'alignaient encore les livres de poche de cette époque et qu'immanquablement, je feuilletais les soirs d'insomnie. Tolstoï, Tourgueniev, Stendhal, Sartre, Colette, Gide, Cronin, Emily Brontë.

Je tentais alors de revivre l'émotion première que ces auteurs avaient fait naître en moi.

Je tentais de retrouver cette jubilation cérébrale quand, le soir, je me glissais sous les draps et que dans la lumière dorée de la lampe de chevet, j'ouvrais enfin le livre du moment à un nouveau chapitre.

Hélas, la magie de ces lectures d'autrefois sentait le renfermé comme le papier désormais jauni de ces vieux livres qui me soulevait le cœur.

Autre émotion. Autre voyage.

Je reposais la plupart de ces bouquins après avoir longtemps fixé leurs couvertures aux titres légendaires. *Le Rouge et le Noir*, *La Porte étroite*, *Le Chapelier et son Château*, *Les vertes Années*, *Les Hauts de Hurlé-vent...* Tant d'intensité pour tant d'indifférence de ma part.

Non, je n'aimais plus revenir par ici, redevenir une chrysalide dans ce cocon toulonnais que j'avais fui pour Paris, à dix-huit ans, en déployant mes ailes toutes neuves.

Un an avant sa mort, nous parvenions encore à communiquer en toute joie, mais je dois avouer que, vers la fin, l'écouter égrener ses ressentiments à longueur de journée de sa voix restée jeune, m'était insupportable. Il faut dire que son extrême surdité, même améliorée par un appareil auditif de dernière

## FORTUNE DE MÈRE

génération, ne permettait plus d'échanges spontanés. Nos dialogues devenaient de plus en plus difficiles. De plus en plus artificiels. Moi qui murmure plus que je ne parle, je détestais devoir crier pour me faire entendre. Mes intentions émotives s'en ressentaient et, dans ces conditions, nos discussions donnaient davantage l'impression que l'on se chamaillait et, finalement, ça se produisait, par dépit. Aussi, sans le désirer vraiment, les derniers mois de son vivant me conduisirent au silence, et, de ne plus l'interrompre, je lui permis d'ouvrir en grand les vannes des souvenirs qui la tourmentaient depuis toujours.

À cette lourde surdité s'ajouta une perte considérable de la vue et ces deux handicaps conjugués finirent par l'enfermer dans de sinistres monologues qui parfois m'endormaient brièvement devant elle. Mais heureusement, elle ne pouvait en prendre acte. Lorsque je me réveillais de ces brusques apnées dans le vide, je m'efforçais de rester calme, tandis que sa voix continuait de distiller l'histoire du moment que je connaissais par cœur. Je pouvais en manquer des pans entiers, ça n'avait aucune importance. Tout, hélas, se remettait aussitôt en place et je subissais avec fatalisme ce flot ininterrompu. Je suppose que c'est un peu comme ça lorsqu'un psychanalyste écoute son patient... il est au fait de son histoire ; il peut dormir en attendant un réveil au meilleur instant !

Oui, avant qu'elle ne soit tout à fait affaiblie, ma mère savait ponctuer d'humour son odyssée ! Ensemble, nous nous tordions de rire. Conteuse exceptionnelle, comme sa propre mère, comme ma sœur, comme les femmes de la famille, elle parvenait si bien à mêler l'absurde au tragique, se moquer d'elle-

## FORTUNE DE MÈRE

même, de ses erreurs, de ses faiblesses que le malheur se parait d'un charme irrésistible. Lorsque j'avais dix-sept ans et que je m'enfermais dans ma chambre avec mes amis (frontière nécessaire entre adultes et adolescents), il nous arrivait de nous taire pour le simple plaisir de l'écouter rire avec mon père. Son rire était si communicatif ! Du coup, nous riions de l'entendre rire et la barrière des âges s'évanouissait.